L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 20 SEPTEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 20 SEPTEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

A propos de l'Edit de l'Empereur de Chine.

L'Empereur de Chine vient de publier contre les massacres, les incendies, les pillages qui ont eu lieu, à l'ouest de l'Empire, dans la province de Sze-chuen ; et à l'est, dans celle de Fu-kien, un édit foudroyant — en paroles, bien entendu.

Personne n'ignore, à l'heure qu'il est, que l'autorité réelle de l'Empereur est méconnue dans presque toute l'étendue de la Chine, et qu'en dehors des murs de Pekin, ses ordres n'ont aucune portée. Qu'il soit, lui et Li Hung Chang avec lui, animé d'excellentes intentions, cela ne change nullement la situation; les dangers restent constamment les mêmes pour les étrangers, s'ils ne grandissent pas, tous les jours. Le mal est plus profond qu'on ne le pense; les coup bles ne sont pas seulement les vice-rois, les gouverneurs, les généraux, les fonctionnaires publics, mais aussi et surtout les masses populaires qui sont profondément humiliées de ce qui se passe, depuis les débuts de la guerre sino-japonaise; qui ont les étrangers en ho reur et se voient avec colère, avec rage, envahies par eux de toutes parts. Les victoires du Japon et le traité qui en a été la suite ont, pour le moment du moins, rendu un bien triste service aux missionnaires et aux trafiquants européens et américains. La demi-pénétration qui vient de s'opérer ne peut qu'engendrer mille maux, mille catastrophes.

On commence à s'inquiéter très sérieusement des dangers de la situation actuel e. Pour la caractériser, on a même trouvé un mot très pittoresque et qui ne manque pas de justesse—le Péril Jaune. Quoiqu'on ait beaucoup exagéré les forces matérielles et les ressources intellectuelles du Mikado et de ses sujets, il est incontestab e que, dans l'état de désarroi où elle se trouve, la Chine, livrée à elle-même, ne peut leur résister.

Qu'on se figure donc cet immense empire avec ses quatre cent millions d'habitants, tombant sous la domination au moins morale, du Japon, ambitieux, entreprenant, belliqueux comme il l'est; se laissant guider par lui; devenant, grâce aux terribles engins de destruction que possèdent les armées et les marines modernes et dont il peut faire usage comme elles, une puissance militaire; puis, engageant une lutte formidable contre l'Europe divisée entre tant de nationalités rivales et jalouses les unes des autres. N'y a-t-il pas là de quoi faire réfléchir les esprits clairvoyants? N'est-ce pas un devoir pour les hommes d'Etat, pour les hommes politiques de toutes ces contrées, de prévoir de pareilles éventualités, de prendre des mesures efficaces pour les rendre impossibles ou les retarder indéfiniment?

Il faut bien qu'il y ait dans ces tristes prévisions autre chose que les rêves de cerveaux malades, puisque les penseurs, les diplomates, les chefs d'Etat, les publicistes commencent à s'en préoccuper si vivement.

LE VÉRITABLE FAUST.

Il n'est pas de légende qui ait plus tenté les artistes, tous les artistes, poètes, peintres, musiciens, que celle de Faust. On la retrouve sous toutes les formes, du drame à la rêverie philosophique, du conte à l'opéra.... et à l'opérette. Entre parenthèses, dans le livret qui servit à Gounod pour sa partition fameuse, il ne reste pas grand'chose de la conception primitive.

Même après Gœthe, qui avait souverainement accaparé la légende, elle inspira encore d'autres poètes, comme Nicolas Lénau, qui en fit un sombre poème de révolte, comme Grabbe ; et, plus récemment, on sait que, dans *Futura*, Auguste Vacquerie l'évoqua, faisant de Faust le grand rêveur et le grand chercheur tourmenté de la vérité.

Qu'y a-t-il, en somme, au fond de cette légende, au point de vue historique, et quelle part de réalité, en dehors de la fantaisie des poètes, contient-elle? C'est la question que posait et résolvait, récemment, dans une de ses leçons, un professeur très savant, M. Ehrard, un des hommes qui aient le plus étudié l'histoire littéraire de l'Allemagne.

Il exista véritablement un Faust, dans la première partie du seizième siècle, et ce furent ses aventures qui donnèrent naissance au thème sur lequel devait peu à peu broder l'imagination populaire.

Loin d'être un savant "ayant tout étudié", et las de la science, à laquelle il n'avait pu arracher le suprême mystère de la destinée, ce fut une sorte de charlatan, assez triste personnage, à qui on retira, en raison de son inconduite, les fonctions de maître d'école qu'il occupait à Kreuznach. Il dut même échapper par la fuite au châtiment qui l'attendait pour une faute grave. Il courut alors l'Allemagne, vivant comme il pouvait, de mauvais tours et de rapines, tenant, dit Johannès Manlius, qui vivait au seizième siècle et qui l'avait connu, "des propos impies," se vantant d'être expert en magie, mystifiant et dupant les gens, cherchant sans cesse à abuser de leur crédulité, ayant plus de souci des biens terrestres que d'élucider de grands problèmes,—un "bohème," si l'on peut s'exprimer ainsi, doublé d'un escroc. Il se piquait surtout d'être un habile chiromancien.

Il mourut, vers 1540, dans un bourg de Souabe, d'une façon violente et mystérieuse.

C'est tout ce qu'on sait de positif. Ce coquin, assez vulgaire en somme, allait, avec le temps, se transformer en un romanesque personnage.

Cinquante ans après sa mort, la légende s'était déjà emparée de lui. Elle avait fait de cet exploiteur, de cet "esbrouffeur," si on peut employer ce mot moderne, un prestigieux personnage, doué d'un pouvoir surnaturel, en vertu d'un pacte fait avec le Diable. On était là en plein merveilleux.

En 1587, à Francfort-sur-le-Mein, paraissait, publié par Jean Spiess, un livre où se trouvaient résumés tous les récits qu'on mettait sur le compte de ce Faust, dont l'existence était singulièrement dramatisée.

Il portait ce long titre, à la mode des ouvrages du temps: "Histoire du docteur Jean Faust, le très célèbre magicien et nécromancien.—Comment il a contracté un pacte avec le diable.—Des aventures extraordinaires que, dans cet espace de temps, il a vues, provoquées et éprouvées lui-même, jusqu'à ce qu'enfin il ait obtenu le châtiment mérité.—Histoire écrite pour servir d'exemple effroyable, de leçon terrible et d'avis sincère à tous les hommes orgueilleux, avides de savoir et impies." Ouf!

Ainsi, en un demi-siècle, l'évolution légendaire s'était faite. Mais elle avait dû s'opérer bien avant que le livre parût.

Dans cette longue et assez fastidieuse chronique, Faust, après avoir étudié la théologie, apprend aussi la médecine et la magie. C'est ainsi qu'il évoque le Diable, qui lui apparaît d'abord sous la forme d'un moine gris. Il signe de son sang un pacte, d'après lequel le Diable le servira pendant vingt-quatre ans et lui procurera tout ce qu'il désirera. Cette période de temps écoulée, il appartiendra à l'Enfer.

A la vérité, le Diable ne sert guère qu'à l'amuser par les mauvais tours qu'il accomplit sous ses yeux. Il dérobe dans les cuisines des princes et des évêques les mets succulents qu'il place sur sa table, il vole pour lui les plus beaux vêtements dans les boutiques d'Augsbourg et de Nuremberg.

Cependant, la curiosité de Faust se portant vers des objets plus élevés, il lui révèle les secrets du monde, le cours des astres, les lois mystérieuses de la nature. Il le fait voyager, en l'emportant à travers l'espace sur ses ailes, et, escorté de son infernal compagnon, voici Faust à Rome, où il scandalise la cour papale; puis à Constantinople, où il se fait passer pour Mahomet ressuscité; puis à Paris, puis à Madrid, où, devant Charles-Quint, il donne un échantillon de sa science magique, en évoquant l'âme d'Alexandre le Grand.

Mais il se plaît surtout à de mauvaises farces, naïvement racontées par Jean Spiess. Ainsi, un jour, devant un paysan stupéfait (il y avait de quoi l'être) avale-t-il la charrette de foin que conduit celui ci. Une autre fois, il vend très cher à un maquignon un cheval qui, la première fois qu'on le mène à l'abreuvoir, se change en une botte de paille.

Il a des goûts singuliers, ce Faust du premier livre qui le concerne, pour un homme qui, afin de tout savoir, n'a pas hésité à se vendre au Diable!

La partie la plus poétique de cette histoire est celle qui retrace ses amours avec la belle Hélène, la reine de beauté de l'antiquité grecque, que les enchantements du Diable ont fait revivre pour lui.

Mais à mesure que le terme fatal s'approche, la terreur de l'Enfer s'empare de Faust. Une nuit, on entend un bruit terrible dans sa chambre. On accourt. La chambre est pleine de sang. Le Diable a assommé sa victime.

Tout cela est bien barbare. Barbare aussi, bien qu'avec des éclairs de génie, est le drame de l'Anglais Christophe Marlowe qui mit à la scène cette histoire populaire. C'était à Gœthe, à ce grand penseur et à ce grand artiste, qu'il était réservé de tirer de ces frustes récits un admirable poème.

L'épisode de Marguerite, sur lequel roule tout l'opéra de Gounod, appartient en propre à Gœthe.

—Non monsieur, je ne suis demoiselle
Ni belle,
Et je n'ai pas besoin qu'on me donne la [main...

En racontant ce charmant épisode, Gœthe se rappelait ses propres aventures. Il avait eu sa Marguerite, a lui; c'était simplement une servante d'auberge.

Mais elle était, a écrit Gœthe, d'une beauté parfaite. "L'image de cette jeune fille me poursuivit, dès le premier moment, partout où j'allais. Ce fut la première impression durable qu'une femme produisit sur moi, et, comme je ne pouvais ni chercher ni trouver un prétexte pour la voir chez elle, j'allai, par amour pour elle, à l'église.... C'est ainsi que, pendant le long office, je pus me rassasier de sa vue.... A la sortie, je fus suffisamment heureux, lorsqu'elle parut m'avoir remarqué et répondit par un signe de tête à mon salut."

C'est là l'indication réelle de la "scène de l'église". Dans son *Faust*, Gœthe mêla d'autres souvenirs à ceux que lui avait laissés cette Marguerite, les souvenirs de ses remords, de son abandon d'une jeune femme qui s'appelait Frederique Brion....

Mais nous voici loin de l'origine de la légende. La critique historique est implacable et ne permet plus guère d'illusions. Il est assez curieux, n'est-il pas vrai? qu'il soit établi que le véritable Faust ne fut qu'une sorte de mauvais drôle, un pédagogue chassé de son école,

Le Respect de l'Autorité chez les Chinois.

Le Chinois ne manque pas de courage personnel. Il a, au contraire, le mépris de la mort et, en même temps, le respect de l'autorité poussés à un point extrême. Pour donner une idée de ce que peut sur lui ce double sentiment, voici un trait que rapporte un ambassadeur d'Espagne, M. de Mas, qui en fut le témoin.

Un jour, il rencontra sur la grande route un homme vêtu de rouge qui marchait seul, d'un air triste. Une sorte de casaque rouge dont il était vêtu, attira son attention. Lui ayant demandé qui il était et où il allait, sous ce costume singulier, il lui répondit qu'il était condamné à mort et qu'il se rendait, pour y avoir la tête tranchée, dans la localité où il avait commis un meurtre. On l'avait placé sous l'escorte d'un soldat, mais ce soldat s'était arrêté en route et lui avait dit de continuer son chemin, qu'il le rejoindrait à un point qu'il lui avait désigné.

Le fait parut tellement incroyable à M. de Mas, qu'il voulut le vérifier. Il accompagna le condamné à mort jusqu'au point indiqué et il vit, en effet, le soldat venir rejoindre son prisonnier et se remettre tranquillement en route avec lui.

UN SOUVENIR DU 4 SEPTEMBRE.

L'anniversaire du 4 septembre a donné lieu à l'évocation de toute une série de documents et de souvenirs intéressants —Voici une anecdote curieuse et peu connue qui date de cette époque. En arrivant dans la grande salle de l'Hôtel de Ville où, accompagné de Jules Favre, Gambetta devait officiellement proclamer la République, la foule qui suivait les deux députés aperçut, accroché à la muraille, un magnifique portrait de Napoléon III. En un clin d'œil, on s'en empara et on voulut le mettre en pièces. Gambetta intervint alors, et tournant la toile contre la muraille: "Mes amis, dit-il, nous avons supporté l'original pendant vingt ans; contentons nous aujourd'hui de lui tourner la face contre le mur; c'est tout ce qu'il mérite!" —Et le tableau échappa aux fureurs populaires.

Les Grandes Manœuvres dans les Vosges.

Nos lecteurs savent déjà que, depuis plus d'une semaine, une partie de l'armée française a exécuté de grandes manœuvres dans les Vosges, à deux pas de la frontière allemande.

Pendant toutes les marches et contre-marches où plusieurs corps d'armée étaient engagés, le général russe Dragomirof n'a cessé de suivre de près les mouvements, accompagnant le général-en-chef.

Hier, avait lieu la grande revue qui devait clore les manœuvres.

Le Prince Lobanof, ministre des affaires étrangères de Russie, est arrivé pour y assister. La présence de cet homme d'Etat, que l'on sait être le confident intime du Czar, a produit un grand effet. Il est évident que cette démarche de la part du Prince Lobanoff avait été concertée d'avance à St Pétersbourg. C'est, en effet, dans les circonstances actuelles, une véritable manifestation. De la part de l'Empereur de Russie, c'est en quelque sorte l'affirmation nette et claire de l'alliance qui existe entre les deux pays sur le terrain militaire. Telle est, du moins, la façon dont les hommes politiques, en Europe, interprètent cette démonstration. Si l'on en doutait, il n'y aurait qu'à lire le toast porté au banquet qui a suivi la revue, par le général Dragomiroff: "A la fraternité sur le champ de bataille! A l'union dans les combats! Aux petits soldats français dont la vue et les mouvements m'émeuvent quelquefois jusqu'aux larmes!"

N'est-on pas tenté de voir dans dans tout cela la contre-partie de ce qui se passe de l'autre côté de la frontière?

La grande voiture de gala du Maire de Londres.

On sait que la Grande Bretagne est le pays des anciennes traditions, des vieilles coutumes qui ont résisté à l'action du temps. On sait que la Reine et le Lord maire, dans les grandes occasions, suivent le même cérémonial aujourd'hui qu'il y a trois ou quatre siècles.

Dans son récent voyage à Bordeaux, Sir Joseph Renals, le Lord Maire de Londres, n'a pas cru pouvoir se déplacer, sans se faire suivre de sa grande voiture de gala. Heureux Bordelais à qui il est possible d'admirer à l'aise le somptueux carrosse que les habitants de Londres eux-mêmes ne peuvent contempler qu'une fois l'an, le 9 novembre, jour où, de temps immémorial, le nouveau Lord Maire parcourt les rues de la cité dans son *handsome gold state coach*, entouré d'un pittoresque cortège.

Voici la description fidèle de ce *handsome gold State coach*, qui sert, le jour du *Lord Mayor's Show*.

C'est un énorme carrosse tout doré, de style rocaille. Les panneaux intérieurs sont décorés de peintures allégoriques assez jolies; la caisse supérieure, uniquement formée de glaces, est soutenue par des amours: la plate-forme, où se tiennent les valets de pied, dignes et sévères, repose sur une chimère dorée comme les amours de la caisse; dorés aussi sont les tritons qui servent de base au large siège où master Wright trône majestueusement, revêtu de la livrée noir et or avec épaulettes à franges d'or, le chef couvert d'un tricorne, les boucles de sa perruque Louis XV tombant harmonieusement sur son frac en velours brodé d'épis d'or et de coquelicots en soie pourpre.

Ce siège est drapé d'une housse cramoisie à longues franges dorées et portant les armes de la Cité. Master Wright, imposant et magnifique—il se flatte de mesurer un mètre vingt de tour de poitrine—domine la foule et dirige, à l'aide de rênes en laine rouge, les six robustes chevaux bai brun, tout empanachés de plumets, de cocardes et de rubans, attelés avec des harnais rehaussés d'ornements en cuivre massif qui pèsent environ cinquante kilogrammes chacun.

Ces beaux chevaux n'appartiennent pas au lord-maire, ni à la Cité: ils sont, chaque année, spécialement fournis par un entrepreneur qui s'empresse de les revendre, après la cérémonie du 9 novembre.

La seconde voiture de gala (*demi-state*), est attelée de quatre chevaux seulement, qui restent dans les écuries du lord-maire et qui servent aussi aux voitures qu'emploient pour leur usage personnel le lord-maire et la lady-mayoress. Le second carrosse, qui est tout capitonné de satin à boutons d'or, est éclairé à l'électricité; les panneaux sont noir et or; le siège est revêtu d'une housse rouge et noire avec le blason de la Cité qui est répété, en cuivre, sur la caisse. Aux quatre coins, quatre belles lanternes octogones. Il n'a pas coûté moins de vingt mille francs.

Aucune de ces voitures, ni le grand carrosse de gala "tout en or," ni la seconde voiture de gala, ni les voitures particulières du lord-maire, ne lui appartient. Elles sont louées à la Cité par un fabricant de voitures, qui est aussi le fournisseur, ou le loueur du prince de Galles.

Le lord-maire doit supporter certains frais très importants; le changement des peintures des panneaux est à la charge du loueur, et c'est une assez grosse question, mais le lord-maire, entre autres dépenses, paye la livrée et les appointements de sa maison.

Or, cette maison comprend environ vingt-cinq personnes; vu la richesse de leur tenue—qui change avec tout lord-maire—on doit évaluer à deux mille francs au moins le prix de la livrée pour chacun d'eux. La livrée du premier cocher, master Wright, coûte cent livres, soit 2,500 fr.

Tous les gens de la maison du lord-maire sont de véritables fonctionnaires: ils sont nommés par les magistrats de la Cité, et la durée de leurs fonctions n'est pas limitée, tandis que les pouvoirs du lord-maire durent un an; aussi, si sensibles soient-ils à l'honneur—d'ailleurs largement rétribué—de servir le lord-maire, se considèrent-ils comme très supérieurs à lui.

En vérité, le lord-maire, c'est master Wrigt, le majestueux cocher du *handsome gold state coach*.

Comment on écrit l'histoire.

Nous tirons d'une Revue très sérieuse de Paris—la *Revue scientifique*, s'il vous plaît, les lignes suivantes, que nous livrons à l'appréciation de nos lecteurs de la Nouvelle-Orléans

Au point de vue de l'hygiène et du confort, il est hors de doute que les Américains sont nos maîtres. Bien que de grandes réformes se soient réalisées en Europe, en ce qui regarde la canalisation intérieure des maisons et l'évacuation des eaux ménagères et des vidanges, nous ne sommes pas encore parvenus à assurer d'une manière aussi absolue qu'aux Etats-Unis la propreté générale de l'habitation. En nos pays de vieille civilisation, cette propreté irréprochable ne se rencontre habituellement que chez les habitants riches ou aisés: dans la maison ordinaire règne souvent encore un laisser-aller déplorable.

Il n'en est point ainsi aux Etats-Unis, où les moindres émanations putrides sont bannies de la demeure de l'homme avec un soin extrême. Aux Etats-Unis, dit la *Revue scientifique*, nous avons vu autant de vicoques que de palais: mais jamais nous ne nous sommes senti pris à la gorge par des odeurs innommables. C'est d'autant plus méritoire que les chaleurs y sont intenses; mais on tient pour absolument nécessaire le soin donné à ce que nous pourrions appeler l'appareil digestif de la maison, et l'eau, toujours dépensée sans compter, fait le reste.

L'hygiène, en Amérique, est tout à fait entrée dans les mœurs. Un citoyen des Etats-Unis perçoit-il une mauvaise odeur? il va la dénoncer immédiatement au "bureau de salubrité" qui intervient et dispose de moyens suffisants pour obliger le propriétaire à faire à sa canalisation les réparations nécessaires. Ce bureau est une institution que nous posséderons aussi quelque jour.

Espérons que la Nouvelle-Orléans le possédera également un jour et surtout qu'il fonctionnera. Nous soupçonnons fort l'écrivain de la *Revue scientifique* qui connaît si bien l'Amérique, de n'avoir jamais visité la Cité du Croissant.

Une idée bien américaine, bien qu'elle soit d'origine allemande.

Le *Telephone Hirmondo*, de Budapest, est unique au monde: c'est un journal parlé qui transmet téléphoniquement à ses abonnés les nouvelles politiques, commerciales, littéraires et artistiques. Il saisit ses "lecteurs" au saut du lit, et, depuis huit heures du matin jusqu'à minuit, il déverse sur eux un torrent ininterrompu d'informations. Ce sont d'abord les nouvelles de l'étranger; puis, de neuf à dix heures, les événements de Vienne et la revue de la presse locale; de dix heures à midi, les cours de la Bourse et du marché des grains; l'après-midi est consacré au Reichstag et la soirée à la critique dramatique et musicale, interrompue par des auditions partielles des théâtres et des concerts pour l'intelligence du feuilleton.

On voit que ce n'est point une sinécure d'être abonné à un pareil journal; les gens consciencieux qui ont l'habitude de tout lire, depuis le titre jusqu'à la signature du gérant, peuvent se coucher, chaque soir, en se rendant cette justice qu'ils n'ont point perdu leur journée. A l'usage des esprits superficiels, le *Hirmondo* donne, à midi et vers le soir, deux résumés des faits les plus importants.

Ce journal fonctionne, paraît-il, depuis deux ans; l'abonnement coûte deux sous par jour et le succès de l'entreprise est tel, qu'elle vient de doubler son capital social.

Dans un salon :

—Oui, ma chère, Mme de R...., a déjà enterré trois maris. En revanche, son père le vieux X...., se porte comme le Pont-Neuf!

—Mais c'est un phénix que cet homme-là, s'écrie une amie, il renaît de ses gendres.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Etrangères.

Les Grandes Manœuvres Françaises.

Le ministre des Affaires Etrangères de Russie assiste à la revue de Mirecourt.

Mirecourt, France, 19 septembre.

On a vu une foule immense assister aujourd'hui à la revue solennelle qui a couronné les grandes manœuvres des troupes françaises dans les Vosges.

Le général russe Dragomiroff a suivi les manœuvres. Aujourd'hui, le prince Lobanoff, ministre des affaires étrangères de Russie, a rejoint le général Dragomiroff. La présence de ces deux éminents représentants de la Russie parmi l'armée française est regardée comme ayant une signification exceptionnelle, et est considérée comme une preuve du désir du Tsar d'affirmer hautement l'existence d'une alliance militaire entre la Russie et la France.

Le prince Lobanoff est le confident le plus intime de l'empereur Nicholas.

Au banquet donné mercredi dernier, le général Dragomiroff a porté le toast suivant: "A la fraternité sur le champ de bataille, à l'union dans les combats, et aux petits soldats français qui m'émeuvent quelquefois jusqu'aux larmes!"

La revue et le banquet.

Les troupes avaient pris leurs positions. Les officiers étrangers sont arrivés à cheval et la multitude a poussé les cris de "Vive la Russie." Bientôt après, le ministre des Affaires Etrangères de France, M. Hanotaux, arrivait en landau avec le prince Lobanoff, escortés par les généraux Dragomiroff et Boisdef, à cheval.

Leur arrivée a été le signal de nouveaux cris de "Vive la Russie."

M. Félix Faure, président de la République Française, accompagné des ministres de la guerre et de la marine, de nombreux fonctionnaires et de sénateurs et de députés, a pris la place qui lui était réservée sur l'estrade.

Le Président a ensuite parcouru le front des troupes et est revenu à la tribune officielle.

Le prince Nicolas de Grèce occupait un siège à sa droite.

M. Hanotaux a présenté le prince Lobanoff à M. Faure.

Le défilé des troupes a été admirable et a excité beaucoup d'enthousiasme.

Au banquet qui a suivi, le Président de la République Française a prononcé un discours. Il a dit qu'il se réjouissait de voir autour de lui des amis aussi distingués de la France. La France est pacifique, a t il ajouté, et, confiante dans sa force, elle remet sa destinée avec assurance entre les mains de ses enfants.

Le prince Nicolas de Grèce, le prince Lobanoff et le général Dragomiroff assistaient au banquet.

Le président Faure a porté un toast au Tsar et à la famille impériale de Russie.

Collision en mer.

Presse Associée.

Plymouth, Angleterre, 19 septembre—Le steamer Beresford est arrivé remorquant le Vulture et quatre bateaux de sauvetage contenant le capitaine, l'équipage et les passagers de l'Edam, de la ligne Netherland-American, de Rotterdam, parti de New York pour Amsterdam.

A une heure ce matin, une collision s'est produite entre l'Edam et le Turkistan, à 50 milles au sud-est de Start Point, au milieu d'un épais brouillard. L'Edam a coulé et le Turkistan s'est perdu dans le brouillard.

Le capitaine, l'équipage et les passagers de l'Edam, installés dans les bateaux de sauvetage immédiatement après l'accident, ont été recueillis par le Vulture et conduits à Plymouth avec l'aide du Beresford.

L'Edam était parti de New York le 5 septembre. Il n'avait aucun passager de cabine.

Liste des passagers partis de New York le 5 septembre pour Amsterdam:

Job-Hug, M. Manuirton, J. Wisnewski, M. Okrasko, M. Sujecki, H. Dessinger, W. Kaysenanak, F. Geisler, C. Nalbach et enfant, P. Bender, M. Friedman, Z. Breslin et enfants, P. Worton, S. Nichols, L. Sang, B. Wassil, A. Haug, D. Hencken, S. Stachetcky, S. Serocks, J. Ondovasin, V. Korol, D. Gyorgy et enfant, D. Erzettbet, B. Josef, J. Mundo, George Sincak, G. Haslak, J. Sincak, R. Chaykun et trois enfants, F. Hensen, E. Hensen, M. Reynkiewics, H. Walicki, J. Tono, J. Jung, G. Gribus, D. Schmidt et enfant, L. Fennel.

Liste des officiers de l'Edam:

Brunema, capitaine; premier lieutenant, Barel; deuxième lieutenant, Van Valkenburg; troisième lieutenant, Taat; ingénieur-en-chef, Erilet; mécanicien en second, de Boer; mécanicien en second, Wagebraadt.

Le Choléra au Maroc.

Presse Associée.

New York, 19 septembre—Une dépêche spéciale du Tanger, Maroc, au *World*, dit que l'épidémie de choléra se répand rapidement. Dix-huit décès ont été rapportés dans les dernières vingt-quatre heures.

La maladie gagne aussi plus au sud en Afrique. Des cas de choléra sont signalés ce soir à Tetuan.

Collision probable.

Presse Associée.

Londres, 19 septembre—Des avis envoyés au Lloyd annoncent qu'un remorqueur conduisant quatre grands bateaux de sauvetage, a été signalé à quatre milles de la station de Prawle Point se dirigeant vers Start Bay. Il semble probable qu'une collision a eu lieu. Le pont du remorqueur est rempli de passagers.

Saisie d'une immense quantité d'armes et de munitions de guerre.

Presse Associée.

Bruxelles, 19 septembre.—Une maison belge trafiquant dans les Indes Occidentales a reçu d'un de ses agents une dépêche annonçant qu'une immense quantité de fusils, de sabres et de cartouches, destinés aux insurgés de Cuba, ont été saisis à l'île d'Andros, où ils avaient été secrètement apportés de New York.

Andros est située à 150 milles environ au nord de l'île de Cuba.

Terrible collision dans le port de la Havane.

Le croiseur espagnol Barcastegui coulé par le steamer Mortera.

Presse Associée.

La Havane, 19 septembre—Le croiseur espagnol Barcastegui a été coulé à minuit dans le port de la Havane, à la suite d'une collision, à l'entrée du port, avec le steamer de commerce Mortera.

L'amiral Delgado Parejos, trois officers et trente hommes de l'équipage ont été noyés.

Le corps de Parejos a été retrouvé. Celui du capitaine Ybanez a été également retrouvé; il était mutilé, ce qui indique qu'il a été écrasé au moment de la collision.

Le croiseur Barcastegui était employé par le gouvernement à faire le service entre les différentes parties de l'île de Cuba.

Le contre-amiral Delgado Perejos était commandant en chef des forces navales de Cuba. Il était arrivé d'Espagne le 17 juin dernier.

Le Barcastegui était un croiseur de troisième classe armé de cinq canons de gros calibre et de deux canons à tir rapide. Il déplaçait 1000 tonneaux et avait été construit en 1876.

Le croiseur avait quitté le fort Moro à minuit avec le commandant général Delgado Parejo à bord. En arrivant à l'entrée du port, le Barcastegui a fait collision avec le Mortera, un steamer engagé dans le trafic des côtes. Le Mortera a frappé le croiseur à tribord, et l'a tellement avarié qu'il a coulé aussitôt.

Quoique très endommagé le steamer est resté sur la place et a porté secours à l'équipage du Barcastegui, dont il a sauvé une grande partie avec ses bateaux de sauvetage.

Le général Parejo, le capitaine Ybanez, le lieutenant en premier Lopez Adarajo, les lieutenants en second Janeo, Soto et Canujo, le docteur Martin, l'officier-payeur Puejo, le machiniste Zaraula et trente-hommes de l'équipage ont été noyés. L'aide-de-camp Gaston a pu être sauvé. Un autre officier, Victor Aroja, a eu la jambe cassée, mais il a été recueilli par un bateau du Mortera.

Vol des diamants de Mme Langtry.

Presse Associée.

Londres, 19 septembre—Pendant le séjour de Mme Langtry sur le continent, un ordre portant une fausse signature a été présenté à sa banque pour la remise d'une boîte contenant $200,000 de bijoux. La boîte a été remise au porteur de l'ordre.

Mme Langtry est revenue à Londres, il y a quelques jours, et elle a envoyé demander aujourd'hui ses bijoux.

Quand elle a appris que la fameuse boîte avait été délivrée le 24 août dernier dans les circonstances indiquées plus haut, Mme Langtry s'est rendu immédiatement au cabinet de Sir George Lewis, son avocat, et l'a informé de ce qui s'était passé.

Scotland Yard a été aussitôt avisé du vol. Jusqu'à présent, les agents n'ont trouvé aucune trace des bijoux. Il y a toutes raisons de croire que la valeur des bijoux disparus si mystérieusement n'est pas exagérée, car ils sont fameux depuis longtemps et comprennent, entr'autres, trois tiares, dont l'une est enrichie de diamants et de perles, une autre de diamants et de rubis et la troisième de diamants et de turquoises, ainsi que des colliers de perles et des rivières de diamants.

En somme, la boîte contenait presque tous les bijoux et pierres précieuses que possédait Mme Langtry. L'ordre de livraison était écrit sur du papier portant l'adresse de Mme Langtry à Londres, Pont Street, 21, S. W.

Nouvelles Américaines.

La réclamation Mora.

Presse Associée.

Washington, 19 septembre—La réclamation Mora menace d'être une réédition de l'affaire Jorndyce.

Chaque courrier apporte aux ministère de nouvelles assignations et sous-assignations et jusqu'au moment où il sera raisonnablement certain que toutes les assignations ont été présentées, le gouvernement ne pourra procéder à la répartition de l'indemnité.

En plus de ces assignations, il y a des réclamations de l'étranger qui menacent de créer beaucoup de difficultés. Parmi ces dernières se trouve une réclamation d'un neveu de Mora, qui prétend avoir droit à la moitié de l'indemnité, parce que son père était propriétaire au même titre que Mora des propriétés saisies, et une autre pour un montant important envoyé par une personne qui détient une hypothèque sur les propriétés.

On estime au ministère que ces réclamations doivent être soumises aux tribunaux, et les plaignants n'accepteront probablement pas les montants accordés avant une décision de la Cour Suprême, et dans ce cas, le gouvernement ne pourrait peut être faire aucun versement pendant une période indéfinie.

Accident au gouverneur du Wisconsin.

Presse Associée.

Chattanooga Tennessee, 19 septembre—Le gouverneur du Wisconsin, M. W. H. Upsons, est tombé en faisant l'ascension du Mont Lookout et s'est cassé la jambe. C'est en marchant sur la robe de son fils que le gouverneur est tombé.

La récolte de Houblon dans l'Etat de Washington.

Presse Associée.

Seattle, Etat de Washington, 19 septembre—Ezra Meeker, le principal producteur de houblon dans l'état de Washington, estime que la récolte de houblon ne dépassera pas la moitié de la moyenne des autres années. Les estimations placent la récolte de 10 à 12,000 balles, et 8 à 10,000 balles à l'est des Cascades. Par suite des bas prix, les cultivateurs n'obtiennent que 75 cents par boite.

Comme les insectes ont dévoré une grande partie de la récolte, et que le travail de la cueillette a augmenté en proportion, les cultivateurs trouvent difficilement des ouvriers.

Dans l'Oregon.

Presse Associée.

Portland, Oregon, 19 septembre—Des informations des régions houblonnières de l'Etat établissent que les trois quarts environ de la récolte ont été sauvés. La totalité de la récolte est estimée à 75,000 balles.

Une des caractéristiques de cette saison est que les maisons de New York et des autres villes de l'est, qui faisaient des achats importants ces années dernières, ne veulent prendre maintenant que des consignations. Ces négociants savent que les producteurs des côtes du Pacifique éprouvent des difficultés à se procurer les fonds nécessaires à la cueillette, et ne peuvent retenir leur houblon une fois emballé.

Une exposition occidentale et orientale à Tacomah.

Presse Associée.

Tacomah, Etat de Washington, 19 septembre—Un projet d'exposition occidentale et orientale pendant l'été de 1900, a été soumis hier à de nombreux citoyens de Tacomah réunis à la Chambre de Commerce, et adopté à l'unanimité.

Une organisation préliminaire a été formée, et des comités ont été nommés pour formuler des plans et commencer les travaux dans le pays et dans les Etats de l'Est. Le but de l'entreprise est de développer les relations commerciales entre les Etats Unis et les nations de l'extrême Orient.

Ce projet a été conçu à la suite de l'augmentation extraordinaire du trafic oriental, qui a pris de telles proportions depuis trois ans que dix mille tonnes de marchandises arriveront de l'orient ou y partiront cette année par la ligne Tacomah-Chine Il sera demandé au Congrès à la prochaine session d'allouer $500,000 pour l'exposition, attendu que les côtes du Pacifique ont droit à une allocation de ce genre, aucune exposition n'ayant jamais eu lieu dans cette partie des Etats-Unis.

La Navigation du Rio Grande.

Presse Associée.

Albuquerque, Nouveau Mexique, 19 septembre—Une lettre de Don J. Ramon de Ybarrella, de Mexico, sur les "droits internationaux," s'étendant sur les violations du traité de Guadalupe-Hidalgo, a excité beaucoup d'intérêt à la réunion du Congrès international d'irrigation.

La lettre dit que le Rio Grande, au lieu d'être navigable jusque près d'El Paso, n'a qu'une quantité d'eau insuffisante pour l'irrigation à 500 milles au-dessous de cette ville.

La lutte pour le choix de la ville où se réunira le prochain congrès a été très vive; Phœnix, dans l'Arizona, l'emporté.

L'honorable E. B. Moses, de Kansas City, a été élu président, et le colonel Hines, de la Californie, secrétaire.

Le rapport du comité des résolutions était rédigé sous la forme d'une adresse au peuple américain.

Accident à Nashville.

Presse Associée.

Nashville, Tennessee, 19 septembre—Une partie des murs de la vieille bâtisse de la Colonnade, à l'angle des rues Cherry et Deaderick, en cours de démolition, s'est écroulée aujourd'hui. Six ouvriers ont été ensevelis sous les débris, et tous sont plus ou moins grièvement blessés. Ce sont: John Weetley, Andrew Jennings, Ed. Blair, Ed. Hopkins, George Vaughan et Austin Wilson.

Cyclone dans le Wisconsin.

Presse Associée.

Green Bay, Wisconsin, 19 septembre—Est arrivée aujourd'hui la nouvelle d'un cyclone qui a dévasté la presqu'île formée par le comité de Door, et a démoli trente bâtisses. Les fermiers ont éprouvé les plus grandes pertes.

A Claybanks, la grande église a été arrachée de ses fondations, soulevée en l'air et renversée à une certaine distance; elle n'est plus qu'une masse de briques et de débris.

Sur une longueur de vingt milles, le cyclone s'est frayé un passage dans les bois et les fermes, détruisant tout sur son passage. Personne n'a été tué; deux personnes seulement sont blessées.

Tentative d'assassinat.

Presse Associée.

Chicago, 19 septembre—Une tentative d'assassinat a eu lieu la nuit dernière sur la personne du révérend J. F. Clancey, de Lemont, le clergyman qui, à l'instar du docteur Parkhurst, s'est mis à la tête des poursuites contre les individus malfamés qui occupent une partie de la ville aux environs du canal de drainage.

Comme le révérend entrait dans la cour de sa maison, un homme s'est élancé et a tiré sur lui. La balle n'a pas atteint le but, et l'assassin a pressé deux fois de plus la gâchette de son revolver, mais les cartouches ont raté et, jetant son arme, l'assassin a disparu dans l'obscurité. Il est fortement question d'appliquer la loi du juge Lynch.

L'Exposition d'Atl